

Revue de Presse

6 - 12 juillet 2009

ZULMA

Scalpel ◀ Tranches de vie dans une résidence de seniors.

Garnier, lumière noire

PASCAL GARNIER **Lune captive dans un œil mort** Zulma, 160 pp., 16,50 euros.

Du bonheur, les héros de Pascal Garnier ne connaissent que des flashes, tranchants comme des scalpels. Leur quotidien, c'est la vieillesse, la solitude, la décrépitude. *No future*, toute la crudité et l'implacabilité de la vie sont là, dans ces mots cliniques et familiers distillés au fil de romans courts et intensément noirs. Pourquoi cette obsession de la vieillesse ? « Je ne supporte pas de vieillir. On devient moche, on a mal partout, et on va mourir bientôt », dit-il. « En même temps, l'intérêt d'être vieux, c'est qu'on peut tout se permettre. Se laisser aller, faire des caprices. C'est un retour à l'enfance, on n'a plus rien à prouver, on redécouvre ce qu'on a été. »

Troublant. Parler avec Pascal Garnier, c'est entrer de plain-pied dans ses livres. Cet homme-là dégage l'amertume et la gourmandise mêlées des vies cabossées puis redressées, il ressemble à ce point à son écriture que c'en est troublant. Peu de mots mais chargés. Pas de tralala ni de séduction. Si vous n'aimez pas, c'est pareil. Les premiers instants, les premières pages, on est parcouru d'un frisson un peu glacé, on ne sait pas trop si c'est bon ou pas, on a juste envie de continuer. Puis on ne peut plus décrocher, on écoute, on lit, capté par tout ce noir percé de lumières.

Son nouveau roman, *Lune captive dans un œil mort*, se déroule dans une de ces résidences pour seniors dont on vante les mérites dans des pubs à la télé, ultrasécurisées et déshumanisées, clubs de vacances sans vacanciers, avant-goût du tombeau. Extrait : « Oui, c'était comme de vivre en vacances, à la différence près que les vacances avaient une fin alors qu'ici il n'y en avait pas. C'était un peu comme s'ils s'étaient payé l'éternité, ils n'avaient plus d'avenir, preuve qu'on pouvait s'en passer. » Ses héros, Martial et Odette s'installent, joyeux. Mais l'ennui et l'isolement font très vite

de la résidence Les Conviviales un redoutable piège à rêves. Garnier, c'est une sorte de Chabrol à l'écrit. Le goût de la bonne bouffe compris. Car tous ces vieux qu'il raconte se régalaient sinon de la vie du moins de ce qu'elle peut offrir de plus accessible, un coup vite tiré, un gueuleton vite engouffré, toujours ça que la mort n'aura pas. *J'aime bien cuisiner, concède-t-il. Nourrir les autres, c'est un acte fondateur, ça vient de l'homme des cavernes.*

Qu'est-ce qu'il mitonne ? Il hausse les épaules. « Avec trois bricoles et quelques épices, je peux tout faire : bourguignon, blanquette ou falafels. J'aime surtout la cuisine du dimanche soir, avec les restes du week-end. Le principe minimaliste. » Minimaliste, c'est le mot. A 60 ans, après avoir bien bourlingué, il vit en Ardèche avec sa quatrième femme (« moi, je me marie toujours, j'ai jamais vraiment demandé mais j'aime bien dire oui »), s'adonne à la peinture, maîtrise mal le téléphone portable, ne lit pas les journaux, à peine quelques livres. « Des classiques, parfois, car j'ai beaucoup de carences. »

Très vite, Garnier a voulu s'échapper. « Adolescent, j'ai compris que l'existence que mes parents me souhaitaient ne me convenait pas. A partir du moment où j'avais lu des livres, il n'y avait pas d'autre réalité pour moi que la fiction. » Il quitte l'école, la blanchisserie familiale de Puteaux, et part courir le monde. A son retour à Paris, cures de désintoxication, lecture, écriture.

Accent parigot. Repéré par Gilles Vaugeois, un libraire de son quartier qui décide d'imprimer certaines de ses nouvel-

Une sorte de Chabrol à l'écrit. Le goût de la bonne bouffe compris.



Pascal Garnier, le 22 avril, à Paris. PHOTO CHRISTOPHE MACOUT

les, il attise la curiosité de Paul Otchakovsky-Laurens (P.O.L.) qui publie deux de ses romans avant de lâcher l'affaire. « On ne s'entendait pas bien avec Paul, analyse Garnier avec son accent parigot. Il est dans un univers très classieux, parisien, intellectuel, on ne fait pas partie de la même bande. Il m'a fait très vite comprendre que je n'étais pas fait pour le roman. Comme je l'admirais beaucoup, ça m'a fait flipper. »

Grand prix. D'autres y ont cru, Fleuve Noir, Flammarion, et maintenant Zulma (l'éditeur de Blas de Roblès, prix Médicis). Cela a donné *Comment va la douleur ?*, *la Théorie du panda*, *les Hauts du bas*... Et un grand prix de l'humour noir en 2006. Des personnages a priori ordinaires, des histoires a priori simples, dont on ressort le ventre noué.

Lui non plus n'en sort pas toujours indemne. *J'ai des crises de paranoïa. C'est comme si j'étais mort. J'ai appris ça dans mes premiers trips d'acide. On peut concevoir que la vie existe sans vous. C'est odieux mais je m'y suis habitué.* Aujourd'hui, il dit qu'il vit dans la fiction qu'il voulait. Qu'il aurait juste préféré que ça lui arrive dix ans plus tôt.

C'est à la fin des trois heures d'entretien qu'on comprend pourquoi on aime Garnier. Pour cette pointe de tendresse dans le noir et cette phrase : *Il n'y a rien qui m'émeut plus qu'un couple de vieux, dans la rue, qui se tient par la main. Ils savent très bien où ils vont mais, jusqu'au bout, ils se tiendront par la main.*

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Hebdomadaire - Mercredi 8 juillet 2009

Lettres ou pas Lettres

Mal-être persan

Dans "Le goût âpre des kakis" (Zulma), la nouvelliste Zoyâ Pirzâd donne à sentir l'amertume de couples mal assortis et la douleur des femmes.

C'EST un art subtil, digne de la miniature persane, peut-être : une succession de scènes très brèves, prélevées tant dans le présent que dans le passé, sans indication de dates ; et peintes en peu de mots, en phrases toutes simples, avec un art consommé du détail évocateur récurrent : ces corbeaux vus sur une antenne, ou bien ce « saule pleureur face à la fenêtre de la chambre »... Au fil de ces cinq nouvelles composées de brefs tableaux, le narrateur, ou plutôt une narratrice le plus souvent, se remémore comment sa vie et singulièrement son couple en sont arrivés là.

Ecrivain iranienne d'origine arménienne par sa mère, et russe par son père, Zoyâ Pirzâd (née en 1952) est une conteuse laconique qui excelle dans la chronique douloureusement ordinaire de mariages malheureux, de séparations inéluctables, de vies qui dérivent vers la solitude. Le couple est-il toujours un naufrage ? Par petites touches, à coups de dialogues elliptiques, qui sont comme autant de coups de canif dans le contrat, elle raconte ainsi le divorce entre tradition et modernité spécifique à la société iranienne aussi bien que l'universelle divergence entre femmes et hommes.



Dans la nouvelle intitulée « Les taches », elle décrit le sort d'une femme bourgeoise dont la famille a précipité le mariage avec un mari peu empressé, et qui fait une fixation révélatrice sur les taches et l'art de les faire disparaître... « L'appartement » dessine les destins croisés d'une femme émancipée que son mari maniaque de l'hygiène voudrait confiner aux tâches domestiques, tandis qu'une autre, excellent dans les arts ménagers, se voit inversement délaissée par un mari revenu des États-Unis... Résultat : deux séparations. Il y a aussi le discret célibataire Hassan, témoin, dans le restaurant où il tra-

vaille, de la résurrection de son patron et ami par la grâce de sa nouvelle épouse, qui cause ensuite son déclin moral... Lors de sa séance de pêche hebdomadaire, Hassan a gardé l'habitude enfantine de parler à ses doigts de pied comme s'ils incarnaient ses proches, dont la petite Zari qu'il n'avait pas su à l'époque cueillir au vol.

Ce recueil au ton désenchanté, qui rumine une mélancolie nostalgique, culmine dans la dernière nouvelle, la plus aboutie, qui lui donne son titre. La riche veuve d'un prince, sans enfants, vit seule, cloîtrée dans sa vaste demeure de Téhéran, ligée dans le passé immobile, confinée dans le

culte quasi amoureux de la mémoire de son père – « que sa tombe soit bénie ! » –, qui a planté dans le jardin un plaqueminier, un arbre à kakis. Jusqu'à ce qu'elle finisse par prendre un jeune locataire, dont la fiancée, hostile, lâche : « Je n'aime pas le kaki, c'est un fruit âpre. » D'une phrase, une vie entière paraît condamnée.

Dans ces nouvelles écrites en direct de l'intérieur des foyers iraniens, l'écho du monde ou de la révolution des mollahs ne parvient qu'assourdi. Ainsi ce pèlerinage entre vieilles amies sur la tombe d'un saint imam : seul digne prétexte de voyage permis à deux dames âgées. Ou encore ce tchador noir où s'enroule élégamment la fiancée méprisante.

Impitoyable avec elle-même, Zoyâ Pirzâd s'applique une stricte méthode d'écriture : tailler toujours davantage dans ses textes, jusqu'à ne dégager que la fine nervure du quotidien ; éliminer le spectaculaire et le manifeste, en travaillant sur l'implicite, l'ellipse, le non-dit. Cet art mineur fait la saveur délicate de ces fruits littéraires.

David Fontaine

● Traduit du persan (Iran) par Christophe Balaý, 219 p., 18 €.

Le magazine des Livres

Mensuel - juillet - août 2009

Pascal Garnier Simple mais efficace

Pascal Garnier se partage entre textes courts, romans noirs, littérature enfantine et peinture. Il excelle dans la mise en scène de personnages fades à l'existence insipide ; mais sans jamais les juger. Et s'il écrit, c'est parce que, comme disait Pessoa, « la littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas ».

Propos recueillis par Joseph Vebret



■ Vous dites ne pas aimer la « vraie vie ». Pourtant, vos personnages sont de « vrais gens »...

Ce que je n'aime pas, c'est la vision que l'on donne de la soi-disant « vraie vie », version TF1. C'est la fausse « vraie vie », comme il y a de vrais faux passeports. Il ne faut pas confondre.

Depuis que je suis en âge de lire des romans, c'est-à-dire 7 ou 8 ans, je trouve que perdre sa vie pour aller sauver une princesse à la pointe de l'épée, ça vaut le coup. Manifester pour une histoire d'argent, en revanche, ce n'est pas noble.

Dans les faits divers les plus anodins soient-ils, il y a une « vraie vie », comme ce type par exemple qui tue à la hache l'amant de sa femme... Ces gens ont pourtant des têtes de voisins et sont complètement anodins. On s'en rend compte avec les micro-trottoirs télévisés du lendemain : « On n'aurait pas pu imaginer. » « Il promenait son chien et était gentil. » C'est ce que j'adore. Il y a quelque chose de somptueux. C'est une façon de transcender, de magnifier la « vraie vie ». A la limite, je ne fais plus du tout la différence entre ce qui est la « vraie vie » et ce qui est la fiction.

“ Il y en a marre des héros avec des collants bleus et des slips rouges ! ”

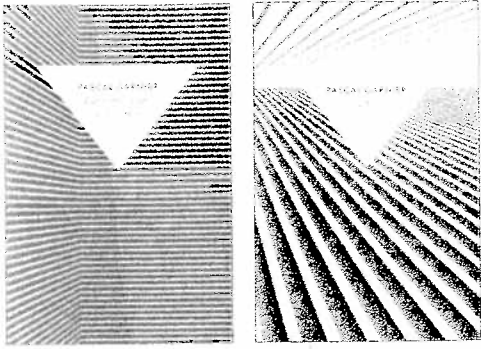
■ Vous êtes parti vers l'âge de 15 ans, pour une dizaine d'années.

Avec des allers venus. À cette époque, il était facile de trouver des petits boulots. On partait six mois au Maroc, au Moyen-Orient, en faisait des choses plus ou moins avouables... Pourtant, je ne suis pas du tout un baroudeur. En fait, j'ai toujours eu l'impression d'être une erreur de casting. Je me suis retrouvé dans des situations un peu rocambolesques alors que je suis plutôt pétochard. Mais je crois que cette vie est la même que celle de pas mal de jeunes de l'époque : Rimbaud, Bob Dylan, Kerouac... évidemment Katmandou... C'est une jeunesse que je ne regrette pas du tout, même si ça n'a pas été drôle tous les jours. C'était l'insouciance ; on n'avait pas peur.

■ Qu'est-ce qui vous a incité à vous poser, puis à vous mettre à écrire ?

Quand on fait le tour du monde, on s'aperçoit que c'est rond. Finalement, on revient toujours, ou presque, à son point de départ. J'étais un peu fatigué ; une sorte de lassitude. Et puis, la plupart des copains ne jouaient plus le jeu. Ils se sentaient des obligations, reprenaient la petite entreprise familiale, etc.

Pour ce qui est de la venue à l'écriture, cela s'est fait plus tard... l'ennui et l'alcool aidant. Je lisais déjà beaucoup, et depuis longtemps, mais je n'avais jamais pensé me mettre à l'écriture. J'imaginai qu'écrire était réservé à des gens qui avaient des diplômes, ce qui n'était absolument pas



LUNE CAPTIVE DANS UN ŒIL MORT
Pascal Garnier, Éditions Zulma, 156 p., 16,50 €
L'ŒIL MORT, Pascal Garnier, Éditions Zulma 1999 (réédition),
114 p., 15 €

mon cas. En fait, j'étais très complexé. Je ne savais pas conjuguer les verbes, par exemple. Finalement, le style que je me suis construit est un style par défaut.

■ Vous écrivez des livres jeunesse, des polars, de l'humour noir, des romans plus traditionnels... Faites-vous des différences ?

C'est un tout. Je n'ai pas l'impression que ce soit une écriture différente. On peut retrouver de moi dans tous les livres, du moins en littérature pour adultes. Et même en littérature jeunesse. Mes livres ne sont pas différents les uns des autres. Les auteurs sont ainsi : nous parlons tous des mêmes choses, la vie, la mort, l'amour... La destination est la même pour tous. Ce qui compte, c'est le chemin que l'on emprunte pour y parvenir. Cela s'appelle le style. Si les thèmes varient, le style reste identique, avec la même exigence vis-à-vis de mes lecteurs, qu'ils aient 14 ou 88 ans. Et c'est un très bon exercice de style. On est obligé d'être concis, de s'exprimer avec des mots simples... et puis il faut qu'il se passe des choses.

■ Dans certains de vos livres, on retrouve quelque chose de Simenon...

Il serait faux de dire que l'on n'est jamais influencé par qui que ce soit, même si l'influence est plus ou moins consciente, et qu'il ne s'agit surtout pas de faire des pastiches. Lorsque je voyage, j'ai toujours un *Maigret* dans ma valise. Dans les romans de Simenon, autres que les *Maigret*, ce que j'aime, c'est ce côté dépouillé, dégraissé. Mais d'autres auteurs sont dans cette même veine. C'est en fait une famille dont on s'aperçoit progressivement que l'on fait partie.

■ Cette capacité à placer des individus communs dans des situations peu communes...

Il y en a marre des héros avec des collants bleus et des slips rouges ! Je trouve héroïques tous ces gens qui se lèvent le matin pour aller travailler. Je les admire. Et ils peuvent, à un moment donné, péter un plomb dans un sens ou dans un autre : faire quelque chose de terrible ou de magnifique. C'est justement dans les circonstances particulières que l'on voit comment les individus se révèlent. Je ne suis pas là pour les juger, mais pour être au milieu de la bascule. On peut très bien devenir l'un ou l'autre. J'ai moi-même été lâche, médiocre... et héroïque. C'est ça qui me fascine.

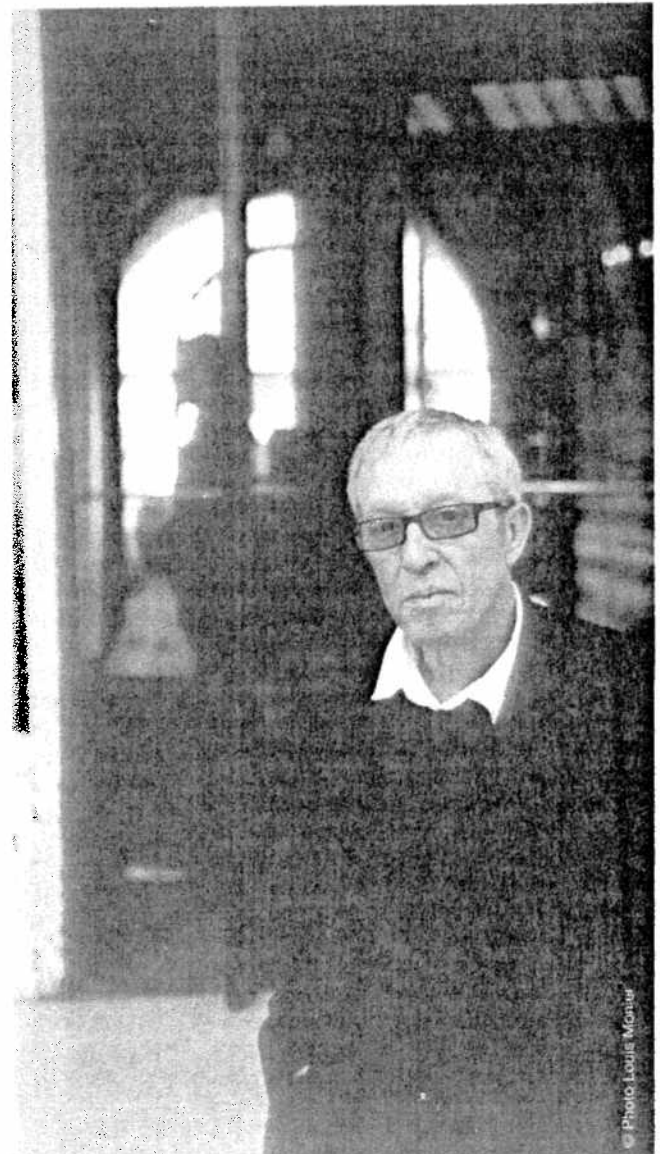
■ Vous êtes fidèle à votre éditeur.

Comment ne pas être fidèle à Zulma ? C'est une excellente

maison d'édition. Je ne dirais pas que l'on a démarré ensemble, mais presque. C'est désormais une histoire de famille, tout en gardant des relations très professionnelles. Ils font très bien leur travail éditorial et nous avons des rapports humains « vrais », ce qui n'a pas toujours été le cas dans des maisons plus prestigieuses. Zulma, c'est à la fois une volonté de qualité de texte et un rapport humain. Il n'y a pas de Borgia caché derrière les rideaux qui vous attend avec un poignard, comme cela peut être le cas ailleurs.

■ Avez-vous des manuscrits au fond de vos tiroirs ?

J'ai deux ou trois livres d'avance, ce qui me permet de me consacrer davantage à la peinture et à mes déplacements pour la promotion des livres parus. Pour écrire un roman, j'ai besoin comme tout le monde de m'immerger. Je n'ai pas de scénario, mais quelques idées de départ, de personnages, de lieux, des situations, des pièces de puzzle jetées en vrac. Et bien entendu, je ne connais pas l'image finale. Je fais des tentatives pendant dix, vingt pages, ensuite le bouquin décolle, vole de ses propres ailes. Il faut pouvoir se mettre en condition. J'ai déjà la première page d'un prochain roman. Elle est bonne. Mais il faudrait que je reste à tournicoter dessus pendant une semaine, ou plus, pour savoir de quelle manière m'y prendre. Pour l'instant, je n'en ai pas le temps. ■



© Photo Louis Monnier